



LE

ROSAIRE

SOMMAIRE
DE
JUN 1903



GRAVURE :
Hérodiade portant la tête de
S. Jean-Baptiste. (*Guido*)

TEXTE :

Lettre circulaire du RR^{me} Maître Général
aux religieux des provinces françaises

Hymne au Sacré-Cœur..... *L. L. Dupré*

Les derniers jours de Flavigny
R. P. D. A. Mortier.

Les Dominicains aux Philippines... *Analecta*

Le Rosaire au Tonkin..... *R. P. Cothonay*

Chronique—Triduum du B. André Abellon..... *D. C.*

Bibliographie..... *R. P. Van Becelaere*

BANQUE "EASTERN TOWNSHIPS"



Capital : \$2,000,000.

Réserve : \$1,200,000

Bureau Chef :
SHERBROOKE

Wm. Farwell, Président.,
J. MacKinnon, Gér. Gén.,
S. F. Morey, Inspecteur.

SUCCURSALES :—PROVINCE DE QUEBEC

Sherbrooke,
Cowansville,
Bedford,
Windsor Mills,

Montréal,
Coaticook,
Huntingdon,
Sutton,

Rock Island,
Richmond,
Magog,
St Jean.

Waterloo,
Granby,
Ormstown,

COLOMBIE ANGLAISE :

Grand Forks,

Phœnix.

ST-HYACINTHE, QUE., J. Laframboise, Gerant.

L. A. BRETON, T.J. BOURGEOIS

—MARCHAND DE—

THÉ ET CAFÉ

AUSSI :

Vaisselle, Verreries, Ustensiles
de Cuisine.

Prix spéciaux aux membres
du Clergé et aux Communau-
tés.

Rue Cascades, ST-HYACINTHE

TÉLÉPHONE 17.

Marchand de

POISSON.

(Gros et Détail)

ST-HYACINTHE.

L. N. TRUDEAU,
DENTISTE

No. 102 RUE MONDOR....

ST-HYACINTHE

Dentiers de toutes sortes faits sur commande.

Téléphone 279.

LE ROSAIRE

VOL. IX No 6. JUIN 1903.

ABONNEMENT \$1.00 PAR AN



HÉRODIADE PORTANT LA TÊTE DE S. JEAN-BAPTISTE

(Guido)

LETTRE CIRCULAIRE DU R^{me} MAITRE
GENERAL

A SES BIEN-AIMÉS FILS EN JÉSUS-CHRIST

LES RELIGIEUX DE L'ORDRE DES FRÈRES-PRÊCHEURS

DES PROVINCES FRANÇAISES,

FRERE ANDRE FRUHWIRTH

PROFESSEUR EN S. THÉOLOGIE

MAITRE GÉNÉRAL ET HUMBLE SERVITEUR DU MÊME
ORDRE,

SALUT ET FORCE DANS LA TRIBULATION.



Il le devoir de notre charge nous impose l'obligation de suivre d'un œil attentif la vie des Couvents et des Provinces de l'Ordre quand les évènements s'y succèdent d'une manière normale et paisible, nous nous sentons bien plus rigoureusement obligés de donner à ceux de nos Fils qui sont dans la peine des preuves de notre paternelle sollicitude. Nous croyons nous être acquittés de ce devoir envers vous, Frères bien-aimés, depuis le commencement de la persécution suscitée en France contre les Ordres religieux, soit en entretenant avec vos Supérieurs une correspondance suivie, soit en revendiquant notre part de responsabilité dans les décisions à prendre, soit en intéressant à votre sort toutes les âmes dont la prière nous semblait plus particulièrement puissante sur le cœur de Dieu.

Mais, à l'heure présente, l'injustice et la haine ayant atteint leur but, nous sentons le besoin de faire parvenir à chacun de vous, où que vous soyez, une parole d'affectueux encouragement. "Daigne Dieu, le Père de Notre
" Seigneur Jésus Christ, le Père des miséricordes et le
" Dieu de toute consolation, dont la grâce nous a soutenus nous-mêmes dans les tribulations de notre charge,
" mettre sur nos lèvres des paroles capables de vous consoler dans l'épreuve qui vous atteint, afin que, par le

“ Christ, abonde votre consolation comme abondent les souffrances que vous endurez pour le Christ”. (II. Cor. I. 3-5).

Au mois de Septembre 1901, quand nous vous faisons connaître la décision prise par nous de demander au Gouvernement Français l'autorisation exigée par la loi du 1 juillet précédent, notre intention, en conformité avec les instructions du S. Siège (1), était de faire tout ce qui dépendait de nous pour vous permettre de poursuivre dans la paix votre vie religieuse et votre vie apostolique. En vous annonçant cette mesure, nous vous disions : “ Nous sommes bien loin de nous faire des illusions optimistes, nous ne sommes point certains d'obtenir l'autorisation demandée . . .”. Nos appréhensions se trouvent douloureusement, justifiées. . . . La Providence permet aujourd'hui l'oppression des communautés religieuses et leur suppression légale. Votre activité est condamnée ; vos églises sont fermées ; vos couvents sont déserts ; vous êtes dispersés ; tout cela, sans qu'on ait pu, grâce à Dieu, articuler contre ceux qu'on frappait, sans vouloir même examiner leur cause, aucun grief sérieux justifié. Vous succombez sous l'effort de la coalition de tous les ennemis de Dieu et de son Eglise, ligués contre vous, uniquement “ parce que vous n'êtes pas de ce monde, et parce que Notre Seigneur a daigné vous choisir pour vous en retirer”. (Joan. xv. 19.)

Qu'il nous soit permis de le dire ici : ce n'est pas sans une profonde émotion que nous jetons, en ce moment, un regard sur l'histoire des soixante années écoulées depuis la restauration providentielle de notre Ordre, en France, par le P. Lacordaire ; il nous est impossible, dans les douloureuses conjonctures que vous subissez, de comprimer le mouvement de notre cœur qui nous porte à témoigner notre reconnaissance envers ces trois Provinces françaises auxquelles l'Ordre entier est redevable de si grands services, de si beaux exemples, et, pourquoi ne le dirions-nous pas ? d'une gloire dont toute famille religieuse aurait le droit d'être fière, puisqu'elle est le résultat des travaux accomplis pour la cause de Dieu et de son Egli-

(1) Lettre de S. E. le Card. Gotti, Préfet de S. C. des Evêques et des Réguliers, aux Supérieurs Généraux des Ordres religieux, en date du 10 Juillet 1901.

se. Nous ne voulons nommer personne, même parmi ceux qui ne sont plus ; la liste qu'il faudrait dresser serait trop longue : théologiens remarquables par la sûreté de la doctrine ; conférenciers illustres et prédicateurs populaires ; directeurs d'âmes ; éducateurs de la jeunesse ; publicistes infatigables ; artistes de génie ; historiens au travail patient et consciencieux ; hommes de traditions et hommes d'initiative ; religieux épris jusqu'à la passion des beautés originelles de notre vie dominicaine, qu'ils ont ressuscitée, pratiquée, soutenue ou développée en de nombreuses provinces ; serviteurs de Dieu humbles, obéissants, mortifiés, qui ont consumé leurs forces dans les dévouements obscurs du ministère quotidien, sur le sol de la patrie ou dans les pays les plus éloignés : apôtres, martyrs, docteurs, pontifes : vraiment Dieu vous avait donné toutes les gloires ; il avait daigné répandre sur vous les dons multiples de l'Esprit-Saint ; et, la bénédiction du nombre vous étant donnée par surcroît, nous pouvions espérer que l'influence de vos communautés s'exercerait toujours plus puissante au service du règne de Dieu en ce monde

Hélas ! !

En face de changements si douloureux, nous livrer à d'inutiles récriminations serait contraire à la Foi du chrétien et à la dignité du religieux. Nous nous demanderons plus utilement ce que nous devons faire et ce que nous devons être dans le présent et dans l'avenir.

Notre refuge sera d'abord un acte de foi aveugle et filialement soumise en la divine Providence et en la sagesse impénétrable de ses desseins. Bien loin de murmurer, nous dirons avec le Roi-Prophète : *Opprobrium insipienti dedisti me ; obmutui et non aperui os meum, quoniam tu fecisti* (1) ; mettant en Dieu seul notre confiance, nous ajouterons : *Et nunc, quæ est expectatio mea ? nonne Dominus ? et substantia mea apud te est.* Nous lui demanderons de mettre un terme à l'épreuve, de ne pas nous abandonner à notre faiblesse, aussi longtemps que durera la tribulation ; nos larmes jointes à nos prières attireront infailliblement l'attention et les grâces de son Cœur :

(1) Vous m'avez abandonné comme un jouet à l'insensé ;—je me suis tu parce que c'est vous qui l'avez fait.

Amove a me plagas tuas. A fortitudine manus tue ego defeci in increpationibus . . . Exaudi orationem meam, Domine, et deprecationem meam ; auribus percipe lacrymas meas (Ps. 38). Nous nous rappellerons cette autre parole dont la hardiesse nous avait peut-être étonnés : *Etiamsi me occiderit, in ipso sperabo* (Job XIII, 15). Oui, même après que Dieu a permis à nos ennemis de nous porter un coup qui semblerait devoir être mortel, nous espérons encore en Lui : n'est-il pas la résurrection et la vie ? n'apaise-t-il pas, quand il veut, les vents et la tempête ? n'est-ce pas par la vertu de sa Croix et de sa mort qu'il a sauvé le monde ? Nous espérons dans sa grâce, pour demeurer fidèles ; sa lumière, pour éclairer nos ennemis ; sa miséricorde, pour leur pardonner ; des jours meilleurs pour retrouver tout ce que nous venons de perdre, pour relever toutes les ruines sur lesquelles nous pleurons ; le ciel enfin, pour nous récompenser de tout ce que nous aurons souffert.

Mais avec la Foi et l'Espérance, nous vous souhaitons, mes très chers Frères, une disposition et une grâce meilleures encore : la grâce de comprendre et la volonté de réaliser ces paroles de notre adorable Maître, qui nous avaient annoncé tout ce qui nous arrive : *Beati estis, cum maledixerint vobis, et persecuti vos fuerint, et dixerint omne malum adversum vos mentientes propter me* (Matth. V. 11) (1). *Beati eritis, cum vos oderint homines, et cum separaverint vos, et exprobaverint et ejecerint nomen vestrum tanquam malum propter Filium hominis ; gaudete in illa die et exultate ; ecce enim merces vestra multa est in caelo* (Luc. VI, 22, 23) (2). Vous êtes traités presque comme les Apôtres : on ne vous a pas encore frappés ; mais on vous chasse, en vous défendant, comme on le leur défendait, de prêcher le Nom de Jésus ; eh ! bien, comme eux, réjouissez-vous d'une joie toute surnaturelle : soyez heureux, de ce bonheur qui ne supprime pas la souffrance, mais qui la transfigure : soyez fiers, d'une fierté légitime

(1) Bienheureux serez-vous lorsqu'on vous maudira, et qu'on vous persécutera, et qu'on dira faussement toute sorte de mal contre vous, à cause de moi.

(2) Bienheureux lorsque les hommes vous haïront, et vous repousseront, et vous outrageront, et lorsqu'ils rejeteront votre nom comme infâme, à cause du Fils de l'homme, etc.

et méritoire, car vous avez été jugés dignes de souffrir l'opprobre pour le Nom de Jésus (Act. v. 40). Rappelez-vous les exemples de notre Bienheureux Père S. Dominique, désirant ardemment de souffrir la mort lente et la plus cruelle, de la main des ennemis de son Sauveur, et habitant plus volontiers que partout ailleurs les villes où la haine des hérétiques le poursuivait plus audacieusement. Si nous n'en sommes pas encore à ce degré de vertu, prions du moins ce Père bien-aimé de nous apprendre à apprécier et la grâce de croire et l'honneur de souffrir pour la Foi, (Phil. I. 29).

(à suivre)

— o —

Le Sacré-Cœur de Jésus. (Traduction)

A VEPRES

HYMNE.—Auteur Anonime.

De la création entière,	Ton amour te pressa de prendre
O Christ, Auteur et rédempteur,	Pour enveloppe un corps humain,
Lumière jaillissant du Père,	Autre Adam, tu voulus nous rendre
Dieu né de Dieu dans la splendeur.	Ce que nous a ravi l'ancien.
Cet amour, origine unique	Qu'une tendresse aussi puissante
Des cieux, de la terre et des mers	N'expire jamais en ton Cœur ;
S'est ému de la faute antique	Elle est la source bienveillante
Et son pouvoir brisa nos fers.	D'où la grâce vient au pécheur.

Ce cœur a subi des blessures
Par la lance qui l'entrouvrit,
Pour nous laver de nos souillures
L'eau, de sang mêlée, en jaillit.

L. L. DUPRÉ, Ptre.

— o —



Les derniers jours de Flavigny

.... Dans un cloître (1), assis devant une table, au milieu de meubles en désordre, sur une jonchée de paille, des ouvriers font les "quatre heures". Ils causent bas comme s'il y avait un mort.

—Tiens ! le Père..... Vous revenez donc ? et les mains se tendent. On se connaît depuis vingt ans.

Des religieux se hâtent, pressés. Ils vont et viennent ; des clous, des marteaux, des caisses. On dirait un pillage. A une porte, sur le jardin, des voitures s'alignent. "Ça, c'est pour Gand ; ici, Rougefontaine !". Et les es-sieux crient sous le poids. Sur tout, sur les choses et sur les hommes, on peut mettre l'étiquette : exil. Jeunes gens, doux et souriants sous la robe blanche de saint Dominique, vieillards, usés dans les rudes et glorieux combats apostoliques, tous s'en vont. Ils avaient cru que la terre de France, leur mère, avait des bras assez larges pour embrasser d'une seule étreinte, dans une union patriotique supérieure à toutes les divisions de parti et de doctrine, les fils qu'elle enfantait et nourrissait. C'était une illusion ! La France, il faut le dire, est le pays où l'on parle le plus de liberté et où l'on en donne le moins.

Qu'on lise tout ce tatra de discours politiques, prononcés au Parlement ou après boire : les grands mots de justice, d'égalité, de liberté, de fraternité, y sont jetés à pleine bouche. Mots à effet, qui sonnent bien : mais allez à la conclusion, chaque fois, elle est l'étranglement d'un droit. Libre en parole, césarien en acte, tel est le tempérament français.

Aussi, quoiqu'on fasse, la République ne sera jamais en France qu'une étiquette frauduleuse de contrebande. Cherchez dessous, vous trouverez le despote.

Et les voitures lourdes partent sans cesse, et les marteaux frappent.

La cloche tinte. C'est l'heure des ténèbres, car nous sommes au mercredi-saint. Deux à deux, les novices étudiants passent, graves dans leur tristesse. Ils sont nom-

(1) Chacun sait que le couvent de Flavigny fut fondé, dans un bel élan d'enthousiasme, par le P. Lacordaire en 1848. Il est depuis lors le noviciat des études de la province de France.

breux, pleins de vie, riches d'enthousiasme, une élite d'intelligence et de cœur. Et de les voir passer à travers ces décombres de leur rêve, recueillis, ravive l'espérance. Ces jeunes gens ont quelque chose dans l'âme : l'étincelle sacrée jaillira des cendres.

De lamentatione Jeremiae prophetae ! Voilà ce qu'ils chantent. C'est l'Eglise pleurant la passion du Sauveur qui met sur leurs lèvres ces paroles de douleur. Quelle mystérieuse coïncidence ! Trois jours de larmes pour Jésus ; trois jours de larmes pour ses disciples.

Ecoutez : "Comment la cité populeuse est-elle devenue déserte ? Elle pleure, elle pleure, ses larmes découlent sur ses joues. Personne qui la console ; elle est méprisée. elle n'a plus d'amis. . . . Juda, broyé par l'affliction, prend le chemin, de l'exil ; il habite au milieu des nations étrangères. Pas de repos pour lui, ses persécuteurs multiplient ses angoisses (1)" !

Histoire d'hier, histoire d'aujourd'hui.

A travers ces chants lugubres, on entend les appels d'ouvriers, les coups de marteau, le grincement des roues. On chante toujours : "Les chemins de Sion sont tristes ; il ne vient plus personne à ses solennités ! Ses portes sont détruites ; ses prêtres hurlent, ses vierges ont pâli ; la désolation l'opprime (2). . . ."

Pauvre et chère église de Flavigny, si pleine de souvenirs joyeux ! La désolation est proche, demain peut-être. Les évêques n'ont-ils pas reçu du pouvoir civil l'ordre de fermer les maisons de Dieu ? Combien oseront obéir ?

Vendredi-saint. . . Les voitures lourdes partent toujours. On se hâte. Des bruits sinistres circulent. Il ne suffit pas aux proscripteurs de décréter l'exil, ils veulent spolier. "Combien me donnez-vous ? et je vous le livrerai". Judas n'a pas changé. Il livre, il tue, il pille. Qui renie Jésus perd le sens moral. D'une main, il prend le bien de ses victimes ; il leur tend l'autre : "Si vous voulez vivre, donnez !" Et l'on se précipite pour échapper à cette rapacité de brigands.

Heureusement, de nombreux amis sont là, riches et pauvres de cette population de Flavigny, dont les sympa-

(1) *Lamentationes Jeremiae prophetae*, c. I 1 à 4.

(2) *Ibid.*, 4.

thies pour le Couvent sont presque universelles. Que tous sachent bien que les Dominicains n'oublieront jamais, même dans l'exil, ces témoignages publics de dévouement. Entre eux et Flavigny, il y a un lien qui ne peut se rompre.

A l'église les religieux adorent la croix de leur Dieu. Baisez-la avec tendresse, cette croix ! Elle est vôtre. Ap-prêtez vos mains, tendez vos pieds, c'est votre tour. "*Domine, quo vadis ?* Seigneur où allez-vous ?—Je vais à Rome me faire crucifier une seconde fois." Pierre comprit. Il adora son maître et rentra dans Rome. Néron l'y attendait. . . . Par où le Seigneur a passé doivent passer les disciples. La voie est rude, mais la résurrection est au bout !

Une dépêche : "Le Père Masson est mort". C'est le troisième depuis un mois : le Père Hoffmann à Paris, le Père Guillermin à Toulouse, celui-ci à Nancy. Oh ! qu'ils font bien ! "C'est le temps de la honte, ah ! parle bas, ne me réveille pas ! . . ." Ainsi écrivait Michel-Ange au bas de la statue de la nuit. "C'est le temps de la honte," il vaut mieux mourir !

Le soir, aux Ténèbres du samedi-saint, devant le tombeau du Christ, mêlant ses larmes aux larmes de sa mère et des saintes femmes, l'Eglise chantait : "Seigneur, souviens-toi ! Vois ce qui arrive à tes serviteurs ; regarde leur opprobre. Notre héritage passe à des étrangers, notre maison à des inconnus. Nous sommes comme des enfants sans père ; nos mères pleurent comme des veuves. L'eau de nos puits, nous devons l'acheter ; notre bois, le payer. On menace notre vie ; las de fatigue, nous n'avons point de repos. . . . Les vieillards ne s'assoient plus près des portes ; les jeunes gens manquent au chœur des chanteurs. . . . Mon âme est troublée, mes yeux attristés. Sion n'est plus ! Les renards circulent sur la sainte montagne ! . . (1)".

Nous écoutions émus, tête basse, cette déchirante prière de Jérémie, rythmée comme un hurlement de douleur. Demain notre maison passera aussi à des étrangers ; les renards y courront.

Pâques !

(1) *Lament. Jerem. proph., c. V.*

Nos cœurs sont si peu à la joie. Il faut faire effort pour chanter l'*Alleluia*. Furtivement, dès l'aurore, dans un brouillard glacial, nous faisons, suivant l'usage dominicain, la procession du Saint-Sacrement au jardin. Aucune pompe, aucun ornement de fête, le nécessaire, rien de plus. Mais il y est Lui, cela suffit. Il faut que ses yeux voient une dernière fois cette maison que nous allons quitter, il faut qu'il sème ces germes de résurrection dont ses mains très saintes débordent aujourd'hui. Le voici : Il passe dans son humble triomphe, symbole et source d'espérance. N'a-t-il pas vaincu le monde ?

Les rites sacrés sont accomplis. Malgré l'angoisse, malgré les inquiétudes du départ, rien n'a été omis ; simples et calmes, unis au Christ dans leur cœur, les Prêcheurs ont voulu, jusqu'à la dernière minute, rendre à Dieu ce qui est à Dieu. Cette belle tenue d'une nombreuse communauté, en pareille circonstance, a une dignité de rare noblesse.

Maintenant, avec leur Maître, ils peuvent dire *Consummatum est !*

Les départs commencent. Chaque soir du lundi au jeudi de Pâques, après le chant du *Salve Regina*, des groupes de religieux se prosternent devant le prier pour recevoir sa bénédiction. Adieux touchants qui déchirent et dispersent en lambeaux ce noviciat si studieux et si fervent. Au *Salve*, nous ne sommes plus que vingt, nous sommes dix, nous sommes quatre : c'est fini.

Jérémié l'a crié à Dieu : "Les jeunes gens manquent au chœur des chanteurs !" L'église se vide, se tait. On la dépouille de ses autels, de ses tableaux, de ses statues. Seule, haute sur le tabernacle désert, se dresse la croix. Il n'y a plus qu'elle.

.. Vite, vite ! on va mettre les scellés. On se hâte d'enlever ce qui reste encore dans le couvent. Au dehors, le temps est affreux. Des rafales de neige s'engouffrent dans les cloîtres ; le vent siffle en notes stridentes. Dans l'eau, dans la boue, sous la bise, on court, on fuit, chargé de butin, comme des pillards.

Et je vis de mes yeux un spectacle que jamais, oh non ! jamais je n'oublierai : la statue du Père Lacordaire, une corde au cou, descendue de son glorieux piédestal, traînée comme un malfaiteur, qu'on jette à l'égoût. Lui !

Il faut qu'il s'en aille, qu'il fuie, qu'il se cache, Lacordaire !

O Père bien-aimée, notre gloire et notre défense, priez pour vos malheureux enfants. Nous fuyons avec vous, selon l'enseignement du maître, mais dans notre cœur, sous cette robe blanche qu'aucune main ne pourra nous enlever, nous garderons vivant notre esprit !

Le juge de paix se présente. C'est la fin de cette douloureuse agonie. Notre domicile est violé. Les étrangers y circulent chez eux, les "renards", dirait le prophète. Ils apposent les scellés sur les grands lieux réguliers, vides, lugubres dans leur délabrement. Nos cellules seules sont épargnées, jusqu'à l'expiration du délai. Encore doivent-elles subir la honte d'un inventaire : une chaise, un lit, une table, c'est tout. Mais cette mainmise brutale sur ces objets si modestes paraît plus odieuse. Tout est terminé : les "renards" s'en vont ; la porte se ferme ; elle ne s'ouvrira plus pour nous.

Sous les cloîtres abandonnés ne résonne que le pas indifférent d'un garde.

.. Là-bas, nos chers morts ne seront plus visités : aucune main fraternelle ne fleurira leur tombe. Mais les morts sont une semence divine. Ils reposent côte à côte, dans ce cimetière tant aimé, Frère Piel et Frère Requédât, ces prémices et ces défenseurs de la restauration dominicaine en France par le Père Lacordaire : *Primitiæ et numen*. C'est lui qui a gravé ces mots sur leur pierre. Ce qu'ils gardent sera bien gardé.

FR. D.-A. MORTIER O. P.

— o —

A nos abonnés

N. B.— Le **Samedi** de chaque semaine, une **messe basse** est dite en notre église du Rosaire, à l'intention de nos **abonnés**.

LES DOMINICAINS AUX PHILIPPINES

NOTES ET DOCUMENTS POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE
L'ORDRE DES FRÈRES PRÊCHEURS DANS LES
ILES PHILIPPINES

(*Analecta Ord. Præd. Jan. 1903*)

(Années 1901 et 1902)

(*Suite*)

V

Les Commissions gouvernementales américaines aux Philippines ; organisation du parti fédéral philippin. Le "Centro catolico" de Manille.

Comment expliquer qu'un homme public, comme M. Root, dans un acte appelé à un très grand retentissement dans l'opinion, ait pu articuler contre toute une catégorie de citoyens des accusations aussi graves que celles formulées contre les religieux espagnols dans sa note à M. Taft, devant nécessairement porter un si grand préjudice non seulement à leur réputation, mais à tous leurs intérêts et tendant à soulever contre eux le sentiment populaire en Amérique et aux Philippines? Pour répondre à cette question, il faut ici entrer dans des explications nécessaires. Ces accusations d'impopularité, sans cesse répétées avec une audace toujours croissante, ont fini par impressionner les catholiques de toutes les nations, qui ne sont pas au courant de la situation réelle. On comprendra aisément que nous cherchions à rétablir ici la vérité, à démasquer la calomnie et le mensonge habilement organisés contre les religieux, nos frères, dont on ne cherche à ruiner les œuvres, que parce qu'elles sont en réalité le seul fondement solide sur lequel repose l'Eglise Catholique aux Philippines. Nous disons que la calomnie et le mensonge ont été organisés sur la question qui nous occupe. Les faits, que nous allons préciser, le montreront surabondamment.

Pendant les premières années qui ont suivi la conquête, le gouvernement effectif des îles Philippines fut confié à l'autorité militaire et le pays placé sous le régime de l'état de siège. Ce fut pendant cette première période qu'ar-

riva des Etats-Unis la Commission Américaine, qui, dans le courant de l'année 1899, sous la direction de M. Shurman, son président, était chargée, par ordre du Cabinet de la *Maison Blanche*, d'établir une enquête sur l'état politique, social, religieux, financier, agricole et industriel des Philippines. Le but évident de cette enquête était de former l'opinion américaine. A cette fin le rapport de la Commission Shurman a été publié par tous les organes de la presse aux Etats-Unis.

Or quels ont été les témoins appelés par M. Shurman à déposer en présence des membres de la Commission sur l'état religieux de la colonie ? Tous, des Philippins manifestement imbus des idées les plus avancées et les plus révolutionnaires. Lorsque cette Commission fut de retour à Washington, au mois de novembre 1899, et remit son rapport au Président Mc-Kinley, un prélat américain, alors de passage à Washington, mis par le Saint-Siège au courant du véritable état des choses, fit remarquer avec beaucoup d'à propos au Président que les membres de la Commission n'avaient pas même daigné interroger l'archevêque Mgr Nozaleda, ni aucun des autres évêques des Philippines, alors réfugiés à Manille ; que la Commission avait également négligé d'entendre les Philippins conservateurs ; qu'en réalité le rapport de la Commission Shurman, précieux au point de vue des renseignements matériels et statistiques, n'était, au point de vue social et religieux, qu'un résumé des accusations portées par le parti avancé philippin contre les religieux espagnols ; qu'enfin la Commission des Etats-Unis, si elle eût voulu exercer en cette circonstance le rôle d'un juge impartial entre les divers éléments de la colonie, aurait dû non seulement appeler à sa barre, comme témoins, les Philippins favorables à la cause des religieux, mais encore les religieux eux-mêmes et surtout les évêques, puisqu'il est de droit naturel qu'en tout jugement l'accusé soit confronté avec ses adversaires, afin de porter à la connaissance du juge ce qu'il croit nécessaire de faire connaître pour sa défense.

Le président Mc-Kinley se rendit à l'évidence et à la justice de ces raisons et promit que le Gouvernement, sous peu, ferait procéder à une nouvelle enquête par une autre Commission qu'on enverrait prochainement aux Philippines. Mais en attendant, le Gouvernement américain fai-

fait publier l'enquête Shurman, et le premier résultat de cette publication fut de créer dans l'esprit public aux Etats-Unis un courant d'opinion défavorable aux religieux catholiques espagnols, et en même temps de ranimer l'ardeur des révolutionnaires philippins, qui commencèrent à se promettre sérieusement le concours des Etats-Unis pour accomplir toutes les œuvres d'iniquité, toutes les destructions sociales et religieuses qu'ils avaient été jusqu'alors impuissants à réaliser par eux-mêmes.

En 1901, le Cabinet de la *Maison Blanche* résolut de mettre fin à l'état de siège sous lequel vivait encore l'archipel des Philippines et confia le gouvernement de la colonie à une Commission civile, composée de cinq membres sous la présidence de M. Taft, gouverneur général. La nouvelle Commission voulut se donner toutes les apparences de l'impartialité. M. Taft s'adressa à Mgr Chapelle, Délégué Apostolique, pour qu'il indiquât le nom des Philippins qui devaient être appelés à déposer devant la Commission d'enquête.

Le prélat, avec une grande prudence, ne voulut désigner aucun nom, de peur qu'on l'accusât plus tard de n'avoir mis en avant que des hommes favorables à la cause qu'il représentait. Il conseilla à M. Taft de s'adresser à un Philippin, M. Gaetano Arellano, excellent catholique, président de la Cour Suprême de Manille, occupant le poste le plus élevé de la première magistrature aux Philippines. Nommé sous le Gouvernement espagnol, maintenu dans ses fonctions par le Gouvernement américain et jouissant à Manille d'une estime universelle, M. Arellano était en effet l'homme le mieux à même par sa situation sociale et par sa valeur personnelle de désigner les Philippins qu'il convenait d'entendre et dont le jugement offrait davantage une garantie d'impartialité. M. Taft promit de consulter M. Arellano, mais il ne tint pas sa promesse. M. Arellano ne fut pas entendu et n'eut à désigner personne. Pendant ce temps déposaient devant la Commission les ennemis les plus acharnés des *Frailles*, les partisans ardents du mouvement révolutionnaire, ralliés pour le moment à la cause des Etats-Unis. Cette manière d'agir explique comment le Gouvernement américain des Philippines a pu devant l'opinion publique faire figurer par un ha-

bile subterfuge la population entière des îles comme demandant le départ des religieux espagnols.

La Commission civile, nommée par les Etats-Unis, se composait tout d'abord de cinq membres : MM. Taft, Wright, Dean Worcester, Ide et Mosses, auxquels on adjoignit plus tard deux Philippins : MM. Pardo de Tavera et Legarda. M. Taft, avec le concours de cette Commission, a créé un parti politique dont cette Commission est l'âme, et qui a pris le nom de Parti Fédéral. Ce parti ne comprend dans son sein que des hommes animés d'idées libérales, contraires à la doctrine et aux traditions de l'Eglise Catholique, tous d'ailleurs ralliés par nécessité au régime américain. On peut dire qu'aucun des Philippins, représentant les idées d'ordre et de conservation, telles que les comprend l'Eglise Catholique, n'en fait partie. Le parti fédéral ne compte qu'un nombre restreint de membres, mais il se recrute parmi les éléments les plus remuants et les plus ambitieux de la colonie. C'est le *Katipunan* opportuniste, cherchant à réaliser ses projets anti-catholiques sous le drapeau et avec le concours des Etats-Unis. Ce parti a entrepris une guerre acharnée contre les *Frailes* qu'il poursuit sans relâche avec une activité digne d'une meilleure cause.

La Commission gouvernementale américaine et le parti fédéral, quoique distincts en réalité, exercent une action commune. C'est parmi les hommes du parti fédéral que la Commission américaine a choisi tous les membres des Conseils municipaux institués par elle dans toutes les villes et bourgades de l'archipel. En bien des localités les populations eussent désiré voir revenir leurs anciens pasteurs et les ont redemandés expressément ; mais les Conseils municipaux sont seuls chargés officiellement de ces demandes, et parce que composés toujours des membres du parti fédéral, ces Conseils municipaux se trouvent par-là même opposés à la réintégration des religieux dans leurs anciens postes. Il suffit de savoir que le chef du parti fédéral, Pardo de Tavera, a été appelé par M. Taft à faire partie de la Commission gouvernementale américaine, pour comprendre la situation qui est faite aux religieux espagnols dans les Philippines à l'heure actuelle. On comprend dès lors ce que valent les témoignages de MM. Root et Taft, venant assurer que les populations de l'ar-

chipel sont comme un seul homme pour demander l'expulsion des religieux espagnols et la confiscation de leurs biens. La vérité est que les religieux ne sont pas et ne seront jamais demandés par les Conseils municipaux, dont les membres, choisis par le Gouvernement des Etats-Unis, appartiennent toujours au parti fédéral.

Le mouvement populaire, qui s'est produit contre les religieux dans certains milieux philippins, s'explique d'ailleurs fort bien par la campagne de presse organisée contre eux dans les Philippines et aux Etats-Unis. Articles de journaux, gravures, libelles diffamatoires, tout a été mis en œuvre pour créer de toutes pièces le type *fraille*, mélange monstrueux de toutes les infamies. En plus d'un endroit l'imagination d'un peuple enfant se laisse prendre au piège grossier de la calomnie la plus éhontée. Une anecdote récente révèle cette situation. Aux portes de Manille le municipal d'une localité importante s'adresse à l'autorité ecclésiastique pour obtenir la présence d'un curé. On lit dans la pétition adressée à ce sujet la phrase suivante : "Envoyez-nous pour curé un dominicain, un augustin, un récollet, un franciscain, un jésuite, un lazariste. Nous accueillerons avec faveur celui qui nous sera présenté ; mais, de grâce, ne nous envoyez pas un *Fraille* !

Du reste il faut savoir le reconnaître, parce que telle est la vérité ; les agents du Gouvernement américain ont non seulement favorisé en secret l'animosité du parti révolutionnaire philippin contre le clergé régulier espagnol, mais ils ont encore, en plus d'une occasion, montré leur mauvais vouloir personnel envers les religieux à l'encontre du sentiment populaire hautement manifesté. Dernièrement deux Dominicains, les PP. Candido et Herro, se rendirent à Calamba, dans la province de Laguna. Notre Ordre possédait un *hacienda* dans ce pays depuis plus d'un siècle. La paroisse nous avait été confiée en 1888. Calamba, patrie du fameux révolutionnaire Rizal, a toujours été réputé comme un foyer de propagande anti-espagnole. Le P. Candido avait été nommé curé de Calamba en 1888. Les deux Pères furent fort bien accueillis par la population. Quel n'est pas leur étonnement quand ils reçoivent du Général américain, commandant le district, l'ordre de quitter Calamba dans les vingt-qua-

tre heures. En vain les religieux protestent auprès du Général ; en vain se réclament-ils du traité de Paris qui permet à tout étranger, quelle que soit sa nationalité, de séjourner partout où il veut dans les îles Philippines ; le Général américain pour toute réponse leur signifie que s'ils ne partent pas immédiatement, il les fera jeter en prison. C'est sur cette parole qu'ils furent congédiés. Afin d'éviter un scandale, nos religieux durent quitter le pays, sans coup férir.

Un autre fait du même genre achèvera de nous dépeindre la situation. Dans l'île de Romblon, l'ancien curé de la ville de Romblon, religieux récollet, est invité par la population à venir dans son ancienne paroisse pour y reprendre son ministère. On sollicite sa présence pour la fête patronale. Afin de rendre les cérémonies plus solennelles, l'ancien curé prend avec lui deux de ses confrères, qui doivent l'assister comme diacre et sous-diacre au saint autel. Les trois religieux sont accueillis avec les témoignages du plus vif enthousiasme. Aussitôt quelques membres du parti fédéral se réunissent et vont trouver le colonel américain, pour lui signaler la présence des *Frailes* et lui annoncer un prochain soulèvement de la population. Le colonel fait appeler les religieux et leur intime l'ordre de quitter le pays sur le champ. Le curé montre alors la demande faite par écrit au nom de la municipalité pour obtenir sa présence. Le colonel réunit aussitôt la commission municipale, et, suivi des religieux, interroge un à un chacun des membres de la commission. La plupart restent fidèle à leur signature. Quelques-uns se troublent et ne savent que répondre. Le colonel cependant, contre tout droit et toute justice, maintient son ordre primitif et expulse les religieux du pays.

Chaque fois que l'administration épiscopale voulait en ces dernières années envoyer un religieux dans une paroisse, Pardo de Tavera, chef du parti fédéral, donnait des ordres pour promouvoir quelque trouble dans le pays. L'autorité américaine, au lieu de réprimer ce scandale, prêtait en secret main forte aux organisateurs du désordre. Cet état de choses est notoire aux îles Philippines. Le parti fédéral ne s'en cache même pas. Dernièrement, comme il s'agissait d'envoyer plusieurs religieux curés dans diverses paroisses, la *Democrazia*, organe de Tavera

et de son parti, écrivait ces lignes significatives : “Nous savons que certains *Frailes* sont appelés par les habitants de telle ou telle localité. Le retour des *Frailes*, ennemis traditionnels de notre peuple, est un péril plus dangereux que le choléra, les sauterelles et la guerre. C'est pourquoi nous travaillerons de toutes nos forces pour soulever le peuple contre eux”.

En présence de cette coalition formée de tous les éléments révolutionnaires et protestants, les catholiques des Philippines, soucieux de l'honneur de Dieu et de son Eglise et préoccupés des moyens à prendre pour la sauvegarde de la foi si dangereusement mise en péril, sentirent la nécessité de se grouper, quelle que fût d'ailleurs leur nationalité. Philippins, espagnols et américains, fils de l'Eglise et catholiques et vraiment dignes de ce nom, vinrent offrir leur concours à Mgr. Nozaleda, alors archevêque de Manille. Ce dernier réunit toutes ces bonnes volontés et prépara ainsi les éléments pour la fondation d'une grande association laïque, comprenant tous les hommes de foi et d'honneur vraiment dévoués à l'Eglise. On donna à cette association le nom de *Centro catolico*, en souvenir du *Centro allemand catholique*, dont la lutte persévérante et habilement conduite a rendu la paix à l'Eglise dans l'Empire allemand. Sur ces entrefaites Mgr Nozaleda quitta les Philippines pour se rendre à Rome avec le dessein de résigner ses fonctions entre les mains du Souverain Pontife. Ce fut à Mgr Chappelle, Délégué Apostolique, que revint l'honneur d'inaugurer cette association, devenue aujourd'hui le *palladium* de la résistance à toutes les entreprises audacieuses des ennemis de l'Eglise aux Philippines. Le président actuel du *Centro catolico* est un philippin, D. Vicente Cavanna, médecin distingué et professeur de l'Université de Saint-Thomas à Manille. Les membres du *Centra catolico* sont certainement plus nombreux que les membres du parti fédéral et ont rallié derrière eux, jusque dans le dernier village de l'Archipel, tous les Philippins désireux de rester, sous le nouveau régime, fidèles à la foi catholique et à l'Eglise de Dieu. Le *Centro Catolico* date d'hier et son œuvre aux Philippines est déjà immense, car partout, dans toutes les localités, il a créé des écoles paroissiales aujourd'hui très florissantes, contenant un nombre d'élèves

bien supérieur à celui des écoles de l'Etat, instituées en ces derniers temps par le Gouvernement américain. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que le *Centro Catolico* philippin met autant de zèle à défendre la cause des religieux espagnols que le parti fédéral à l'attaquer, car il semble bien que l'on ait compris de part et d'autre qu'il s'agit en la question de l'existence même de l'Eglise Catholique et de sa conservation dans l'archipel des Philippines.

(A suivre)

— o —

Le Rosaire dans les Missions Dominicaines du Tonkin

(suite)

Pour en venir maintenant aux grâces et faveurs particulières de la très sainte Vierge Marie arrivées à notre connaissance, je dirai que vraiment il n'y a que l'embaras du choix. Chacun des missionnaires interrogés en a fourni au moins quelques-unes, parfois un grand nombre. Toutes ensemble, elles forment une gerbe d'une rare richesse. Et encore faut-il ajouter que pour une de ces faveurs célestes connues, des milliers d'autres ne seront révélées qu'au ciel.

A ce sujet le vénérable P. W. Fernandez écrit ce qui suit ;

“ Je regrette de n'avoir pas pris des notes au fur et à mesure que ces faveurs de la très Sainte Vierge se passaient sous mes yeux ou venaient à ma connaissance. Ce que je puis dire, c'est qu'au moyen de roses bénites et de l'eau de Notre-Dame de Lourdes, dont j'ai toujours une provision dans ma cellule, j'ai vu s'opérer de nombreuses conversions, guérisons et délivrance de personnes possédées ou obsédées du démon. Je me rappelle aussi deux malades déjà administrés, et dont on n'attendait plus que le dernier soupir. On leur donna de l'eau de Lourdes. On fit une promesse à la Vierge, on récita le Rosaire pour eux, et voilà qu'à la grande admiration de tous, ils furent promptement rendus à une complète santé.

Une jeune fille néophyte qui n'avait pas encore reçu le baptême devint, suivant toutes les apparences, possé-

dée du démon. Je lui donnai un peu d'eau de Notre-Dame de Lourdes et les signes de possession cessèrent à l'instant. J'ai toujours également des roses bénites du Rosaire. Nos Tonkinois, connaissant par expérience leur efficacité pour le soulagement de leurs maux spirituels et temporels, m'en demandent constamment. Ils font tremper ces roses dans de l'eau qu'ils appellent eau de Notre-Dame et qu'ils boivent avec foi en récitant le Rosaire. Je me rappelle plusieurs cas où de violentes douleurs de dents ou de tête, et bien d'autres maladies encore ont été guéries par cette eau de Notre-Dame. Mais l'eau de Lourdes surtout m'a paru le canal affectionné spécialement par la Reine du Ciel pour communiquer ses faveurs abondantes aux hommes. Je l'ai vue souvent accomplir sous mes yeux de véritables prodiges, et toujours donner au malade la tranquillité en le remplissant de patience et de résignation".

Le R. P. Boniface Garcia, Vicaire général, envoie le récit d'un bon nombre de bienfaits particuliers de la T. S. Vierge, et écrit à leur sujet : "Qu'il soit bien entendu que ce sont là des faits authentiques auxquels je n'ai pas donné foi à la légère. Ils se sont passés sous mes yeux, ou au moins je les tiens de témoins oculaires nombreux et graves. Je ne prétends pas dire par là que tous ces faits sont des miracles ; je ne suis pas qualifié pour cela ; mais il est doux à ma piété d'affirmer que ce sont des manifestes interventions de la Vierge miséricordieuse, et leur diversité indique aussi que Marie vient au secours de ses enfants dans toutes les nécessités où ils se trouvent".

"En parlant des faveurs de la Vierge Marie, dit le même Père Garcia, qu'il me soit permis de commencer par moi-même. J'en suis intimement convaincu, deux fois Marie m'a arraché à la mort. Comment n'aurais-je pas en mon âme une profonde reconnaissance envers elle ? En 1888, une fièvre typhoïde me mit à deux doigts de la tombe. Déjà, j'avais reçu les derniers sacrements, et plusieurs docteurs ayant déclaré qu'il n'y avait plus d'espoir, j'avais dit adieu pour l'éternité aux chers confrères venus de tous côtés pour me voir. Cependant, l'un d'eux, actuellement vicaire provincial, ne pouvait se résoudre à me voir partir ainsi. Séchant ses larmes, il bénit des roses et les fit tremper dans de l'eau en disant : "La mission a

“ trop besoin de lui, il faut que la Sainte Vierge le guérisse”. Il fit sonner la cloche et convoqua autour de mon lit d'agonie les prêtres et tout le personnel de la maison. Il excita ma confiance en Marie, m'ordonna de demander ma guérison, et après avoir récité quelques *Ave*, il me donna à boire l'eau de roses bénites, ce que je fis avec foi pendant que tous s'unissaient à moi pour demander ma guérison, si c'était la volonté divine.

“Dès le soir, on constatait un mieux notable ; le lendemain, on me déclarait hors de danger, et l'évêque qui venait, pensait-il à mon enterrement, fut agréablement surpris de me trouver convalescent et mangeant de bon appétit.

“ J'allai rapidement de mieux en mieux et mes confrères partirent en bénissant la T. S. Vierge. Je sentais un grand besoin de nourriture, et le médecin n'ayant pas la prudence de le modérer ou cédant peut-être à mes importunités, je mangeai plus qu'il ne fallait et je retombai. Il ne sembla pas d'abord que ce fût grave ; cependant, par précaution, je me fis transporter à Haïphong, afin d'avoir les soins d'un bon docteur français. Celui-ci, après examen, déclara qu'il y avait peu d'espoir de me sauver ; en effet, mon état s'aggrava tellement que je sentis la mort prochaine. Ranimant ma confiance en Marie, je demandai de l'eau de Lourdes à la Sœur qui me soignait. J'étais si faible qu'à peine put-elle entendre ce que je lui disais. Elle m'en apporta, je la bus, et aussitôt je sentis une commotion extraordinaire en moi-même ; les forces m'étaient revenues subitement, j'en avais conscience ; aussi ne pus-je me retenir et j'entonnai le *Magnificat* d'une voix retentissante, au grand étonnement des personnes qui m'entouraient.

“ Cette fois des précautions suffisantes furent prises pour ne pas rechuter ; je me rétablis promptement et j'ai vécu jusqu'à ce jour, bénissant la T. S. Vierge de ses maternelles bontés à mon égard”.

Il y a quelques années, un autre missionnaire (1) de ce vicariat oriental se brûla horriblement tout un côté du corps et les mains, en laissant tomber sur lui une lampe de pétrole. Pendant deux mois, il fut entre la vie et la

(1) P. Carbajo O. P.

mort. Enfin, il sembla toucher à la fin. Les chrétiens qui le soignaient nous disaient : "Plusieurs, parmi nous, se sont brûlés avec du pétrole moins grièvement que le Père, et ils sont morts ; le Père ne saurait donc guérir". C'était pendant le mois de mai ; jour et nuit, les chrétiens disaient le Rosaire pour demander à Marie la guérison du Père ; lui-même s'unissait comme il pouvait à leurs supplications. Voyant les remèdes humains inefficaces, on lava ses horribles plaies avec de l'eau de roses bénites, et à l'admiration de tous, il guérit ; il n'est pas même resté estropié, comme on le croyait inévitable. Ce missionnaire est persuadé, et beaucoup d'autres avec lui, qu'il doit cette faveur à la très sainte Vierge.

Un troisième (1) nous écrit qu'il est convaincu, lui aussi, d'avoir été guéri par la Mère de Dieu en deux circonstances, après avoir prié avec ferveur, fait une promesse et bu avec foi de l'eau des roses du Rosaire. "La deuxième fois surtout, dit-il, l'intervention surnaturelle fut si manifeste que le médecin militaire, M. Piquot, qui me soignait, m'ayant laissé la veille dans un état déplorable et très grave, et me trouvant le lendemain à peu près guéri, ne put s'empêcher de s'écrier : "Eh bien ! mon Père, c'est le bon Dieu qui vous a sauvé".

Un prêtre tonkinois, nommé Dominique Khoi, nous a certifié, écrit le P. Garcia, l'authenticité du cas suivant. Jeune encore, il fut attaqué de la petite vérole avec des symptômes si alarmants que ses parents, persuadés de sa mort prochaine, firent vœu à la T. S. Vierge que s'il guérissait, il lui serait consacré, puis présenté à la maison de Dieu, s'il y consentait lui-même. Son rétablissement fut rapide ; quant au vœu de ses parents, il fut heureux d'y donner son assentiment, et il est devenu un sujet fort utile à la Mission.

Le Père Pérez nous écrit encore qu'en 1888 se trouvant en voyage pour aller chez son évêque, il fut poursuivi et atteint par une bande pirates. L'un d'eux le saisit violemment et le jetant à bas de son cheval, commença à le dévaliser en l'insultant, la lame nue de son épée sur le cou, il menaça de le tuer. "Je crus, dit le Père, que ma dernière heure était arrivée. Je fis mon acte de contri-

(1) Le P. Manuel Pérez, O. P.

tion, et en même temps le vœu de réciter le Rosaire et de célébrer la sainte Messe en l'honneur de la très Sainte Vierge, si elle me tirait de ce mauvais pas. J'avais à peine formulé mentalement ce vœu, qu'un des brigands me reconnut pour le missionnaire de Né, et s'approchant de moi, écarta mon agresseur en le bousculant ; il me fit même des excuses pour les mauvais traitements dont j'avais été l'objet, et me dit que j'étais libre et pouvais continuer mon chemin. Je ne me le fis pas dire deux fois".

En 1884 et 1885, le Tonkin et notre vicariat en particulier étaient dans un état lamentable. Les pirates étaient partout, la sécurité nulle part. Une bande de ces pillards commandée par le fameux chef Tien-Duc, vint à cette époque assiéger un de nos villages chrétiens appelé Nam-Am, où nous avions notre petit séminaire. Justement ce jour-là les prêtres étaient occupés ailleurs. Nos jeunes gens et les chrétiens du village ne se découragèrent pas pour cela. A l'ordre de se rendre intimidé par les pirates, ils répondirent qu'ils sauraient faire usage des quelques fusils et de deux petits canons qu'ils avaient en leur possession.

Pendant que les femmes et les enfants récitaient le Rosaire à l'église, nos chrétiens et nos séminaristes, chapelet et scapulaire au cou, mettant toute leur confiance en Dieu et en Marie, résistèrent courageusement aux pirates pendant plusieurs heures ; mais moins aguerris que ces brigands ils virent avec effroi leurs faibles barrières de bambous et d'arbustes épineux renversées par leurs ennemis. Terrifiés ils se mirent à fuir vers l'église en pleurant et en invoquant tout haut la très Sainte Vierge. Ils pensaient bien que leur dernière heure était arrivée. Ils étaient suivis de près par les pirates furieux. Soudain ceux-ci s'arrêtèrent, délibérèrent un instant, puis se sauvèrent à toutes jambes et allèrent dévaster et piller un autre village. Que s'était-il passé ? Les pirates le racontèrent eux-mêmes plus tard devant plusieurs chrétiens et un catéchiste nommé Chi. En approchant de l'église ils affirmèrent avoir vu sur la toiture de l'édifice une majestueuse dame vêtue de blanc et entourée de guerriers qui les menaçaient de leurs lances. Les Chrétiens de Nam-Am sont convaincus qu'ils n'échappèrent alors au pillage et au massacre que grâce à l'intervention de la Reine du

Ciel, envers laquelle ils ont redoublé de confiance et d'amour (1).

Dans les annales de l'église de Ké-Sat, on a conservé le souvenir d'un grand bienfait de la très Sainte Vierge en 1885. Cette année-là, le choléra faisait de terribles ravages dans les environs, et tout à coup il éclata à Ké-Sat même. Un père Dominicain indigène était alors chargé de cette mission. Il réunit les notables, leur proposa de faire un vœu, de réciter un certain nombre de Rosaïres, et d'offrir le saint sacrifice au nom du peuple et en l'honneur de la Mère de Dieu, pour obtenir d'elle la cessation du fléau.

Le soir même toute la population venait à l'église soupïrer l'acte de contrition et les prières du Rosaire, en invoquant l'intercession de la Mère miséricordieuse. Dès ce moment le fléau cessa à Ké-Sat. Les malades guérirent et personne ne fut plus atteint par la contagion.

Peu après mon arrivée à Ké-Sat, écrit le P. Garcia, les pirates enlevèrent de ce village une chrétienne d'une soixantaine d'années, et firent ensuite savoir à sa famille qu'on ne pourrait la racheter que pour une grosse somme qu'ils fixaient. La bonne vieille Anna Tai-Xuan eut beaucoup à souffrir dans le repaire de ces brigands, qui lui donnaient à peine à manger et tous les soirs lui mettaient les entraves aux pieds. Cependant elle ne perdit pas courage. Elle récitait son Rosaire jour et nuit, suppliant la très Sainte Vierge de la délivrer. A mesure que je priais, disait-elle, je sentais grandir en moi la confiance et la conviction qu'en effet je serais délivrée. Une nuit elle fut agréablement surprise de voir que les pirates avaient oublié de lui mettre les ceps aux pieds. Elle priait avec plus d'ardeur lorsqu'elle entendit une voix intérieure lui commandant de se lever et de fuir. J'hésitais, dit-elle, car je savais la fuite naturellement impossible, et si les pirates m'atteignaient, c'était pour moi la mort ; mais l'impulsion plus forte que ma volonté m'obligea à partir. Je passai devant des sentinelles qui ne me virent pas. Pendant trois jours, j'allai devant moi au hasard, car je ne connaissais pas le pays, partout, du reste, infesté de pirates. Je marchais la nuit et je me cachais le jour. Enfin,

(1) Récit du R. P. Garcia.

la Sainte Vierge me fit arriver au village chrétien de Luc-Diem, où je fus recueillie charitablement et d'où je pus regagner mon village de Ké-Sat.

En 1883, un médecin de Ké-Sat qui remplissait aussi les fonctions de maître d'instruction et de catéchiste auprès des garçons qu'il menait et surveillait à l'église, tomba gravement malade d'une phtisie pulmonaire. Son état empira au point que les derniers sacrements lui furent administrés. Lorsqu'on n'attendait plus que sa mort, un membre de sa famille sachant que j'avais reçu de l'eau de Lourdes, vint m'en demander un peu pour le malade. Comme d'habitude en pareil cas, on récita beaucoup le Rosaire, on fit des promesses à la très Sainte Vierge, et à peine le malade eut-il bu cette eau merveilleuse qu'il se sentit revivre. Il se rétablit promptement. Il vit encore et exerce ses fonctions de maître d'instruction (1).

Un de mes élèves, écrit encore le P. Garcia, trouvant dans ma chambre un flacon, qui, pensait-il, devait contenir quelque chose de bon à boire, en avala une bonne gorgée. Aussitôt il sentit comme du feu couler dans son estomac et ses entrailles. Il avait avalé de l'acide sulfurique. Il se tordait dans d'affreuses convulsions, lorsqu'on eut l'idée de lui donner à boire de l'eau de Lourdes, en suppliant la Sainte Vierge de le secourir. A peine eut-il pris cette eau qu'il se calma et ne sentit bientôt plus de douleur.

(A suivre)

— o —

CHRONIQUE

Comme l'annonçait notre dernier numéro nous avons célébré par un triduum solennel la fête du du B. André Abellon, les 15, 16 et 17 mai. Nous avons tenu à donner aux fidèles qui fréquentent notre église la facilité de gagner l'indulgence plénière accordée par le Souverain Pontife à tous ceux qui prennent part à ces solennités en l'honneur des Saints et Bienheureux dont on célèbre la fête pour la première fois, et d'en bénéficier nous-mêmes. C'était la première raison de ce triduum — ; ce n'était pas la

(1) Récit du P. B. Garcia.

seule.— Il eut été bien doux à nos frères de France de célébrer pour la première fois la fête d'un bienheureux qui est deux fois leur frère, par le sang et par la vocation religieuse ; cette joie ne devait point visiter leurs églises désertes et leurs cloîtres violés. Ils apprendront avec une certaine consolation que leurs frères du Canada ont eu à cœur, par ces fêtes solennelles dans leur simplicité religieuse, d'intéresser au sort de nos Provinces françaises aujourd'hui dispersées et supprimées par la violence un saint qui fut leur fils, et qui dans des temps aussi malheureux que les nôtres restaura la vie et la discipline religieuse dans les couvents du midi de la France.

Ce n'est pas sans une délicate attention de la Providence que ce dominicain français du quinzième siècle est donné à ses frères du vingtième pour protecteur et pour modèle juste au moment où l'impiété croit avoir raison de la vie religieuse et les voue à l'exil ou à la vie séculière. La vie de ce Bienheureux est une preuve entre mille autres que les Ordres religieux ne meurent que lorsqu'ils veulent mourir. Ils ne périssent ni par la violence, ni par la pauvreté ; ils meurent quand ils n'ont plus de sève surnaturelle, quand Dieu leur retire ses grâces ou qu'ils les rendent inutiles. C'est bien une grâce de Dieu pour notre famille religieuse, et en particulier pour nos provinces françaises de leur avoir donné pour protecteur et pour modèle à ces heures tourmentées un saint qui a été dans des temps troublés comme les nôtres la soutien et le sauveur de la vie religieuse. Elle nous donne à espérer que cet orage qui arrache pour un temps notre famille Dominicaine du sol généreux de la France sera à tout prendre, peut-être un châtement pour quelques-uns, une épreuve pour un plus grand nombre, mais sûrement une bénédiction pour elle. Arracher l'arbre pour le planter dans un sol profondément remué, amendé et rajourni, c'est l'inviter à faire des racines plus nombreuses et plus vigoureuses qui en activant le mouvement de la sève dans le vieux tronc lui rendront la force et la fécondité de sa jeunesse.

Contre d'autres dangers nous sentons aussi le besoin d'invoquer la protection du B. André. Les persécutions les plus funestes à la vie religieuse ne viennent pas toujours des ennemis, ni nécessairement du dehors ; elles sont

de tous les temps et de tous les pays. Les saints qui ont eu la mission de maintenir ou de rallumer la ferveur de la vie religieuse ne l'ont fait qu'au prix de luttes incessantes. La vie entière du B. André Abellon a été prise par cette lutte pacifique que le religieux à vie austère et en contact habituel avec le monde doit soutenir contre ses propres entraînements et ceux du dehors.

On s'imagine facilement, et l'on dit volontiers, que la vie religieuse telle que l'ont conçue et voulue les saints fondateurs des grands Ordres religieux n'est pas faite pour les exigences de la vie moderne et les tempéraments débilites de notre époque. Cette appréciation n'est pas si moderne qu'elle le prétend : elle courrait le monde et les couvents dès les quinzième et quatorzième siècles, même dès le treizième. Elle était juste et vraie alors, à peu près autant qu'aujourd'hui. — Le silence perpétuel, l'esprit de recueillement et de prière ont toujours été impossibles aux esprits légers et fiévreux qui prennent l'agitation pour l'activité et appellent joie et gaieté le dévergondage et le débrillé d'une vie sans ordre, sans gravité et sans sérieux. Les veilles, le jeûne, l'abstinence, le chœur, l'étude et tout le labeur continu des observances religieuses ont toujours été impossibles aux tempéraments atteints de débilités incurables physiques ou morales. Nous souffrons aujourd'hui de névroses et de neurasthénie : on a souffert de tout temps dans les cloîtres plus qu'ailleurs de l'anémie des âmes et de l'éviration de la volonté.

Quand Dieu suscita le B. André Abellon, la vie religieuse ne semblait possible au grand nombre qu'à la condition de se rapprocher le plus possible de la vie bourgeoise. Elle s'en était rapprochée. Grâce à la peste noire qui avait dépeuplé les couvents, grâce surtout au grand schisme d'occident qui avait ruiné toute discipline dans les cloîtres comme dans l'Eglise, les maisons religieuses trop souvent ne recevaient plus que des habitants sans idéal, qui n'aspiraient guère qu'à mener en habit monastique une vie séculière sans graves désordres, mais inutile et désœuvrée. C'eût été la mort, si Dieu n'eût suscité une pléiade de saints pour rendre à la vie religieuse son arôme vivifiant.

Le B. André reçut de Dieu cette mission de rendre à notre vie dominicaine dans les couvents de sa Province

son antique ferveur. Par ses exemples et par son action énergique et persévérante, il forma des religieux zélés pour le culte de Dieu, fidèles aux saintes austérités de la règle, amis de l'ordre et de la discipline autant que de la pauvreté et prêts à tous les ministères parce qu'ils s'étaient formés dans le silence, l'étude et la prière à toutes les vertus. Dans un temps où l'on ne croyait plus guère aux vocations sérieuses et réfléchies il remplit de vrais religieux plusieurs couvents. Lorsque les observances étaient communément abandonnées et réputées impossibles et au-dessus des forces humaines, il les pratiqua toute sa vie, les fit aimer et respecter et entraîna à sa suite des couvents entiers par la ferveur de ses exhortations et l'efficacité de ses exemples. Prieur, Vicaire du Maître Général pour les couvents de son Ordre en Provence, peintre, architecte, le B. André eut tous les dons, toutes les influences, et il les fit constamment servir au maintien et à l'accroissement de la vie religieuse dans les couvents de son Ordre.

Le culte du Bienheureux vient à son heure au vingtième siècle, comme lui-même vint à son heure au quinzième.—En retour des hommages solennels que nous avons tenu à lui rendre, nous espérons, qu'il intercédéra pour nos frères proscrits et leur rendra avec leurs couvents les joies de la vie commune, et la bénédiction de vocations plus nombreuses et plus ferventes que jamais. Nous lui demandons aussi de bénir particulièrement ces maisons dominicaines d'Amérique, de leur obtenir de Dieu sans doute la bénédiction de nombreuses et sérieuses vocations, mais plus encore que la bénédiction du nombre et des ressources temporelles, celle de la ferveur sans laquelle tout le reste ne leur servirait de rien.

Nos fêtes ont été simples et pieuses. Tous les jours messe solennelle du Bienheureux, vêpres chantées, et le soir après complies sermon et bénédiction du T. S. Sacrement.

Le premier jour, vendredi 15 mai, la messe solennelle et les vêpres du B. furent chantées par le R. P. Maricourt, ancien Prieur de notre couvent, que la persécution nous a ramené. Le soir M. l'abbé Le Coq supérieur de S. Sulpice nous fit avec autant de piété que de distinction l'éloge du Bienheureux. Le contemplatif, l'administrateur et l'apôtre, nous apparurent dans une vision

qu'illuminait le souvenir et la gloire de Marie Madeleine.

Sa Gr Mgr l'Evêque de St-Hyacinthe qui commençait à peine à relever d'une grave indisposition nous fit l'honneur de s'asseoir à notre table avec Mgr l'évêque de Charlottown.

Le samedi la messe solennelle fut chantée par le R. P. Brosseau curé de N. D. de Grâce et les vêpres par le T. R. P. Gauvreau Supérieur de notre maison de Montréal. Le soir M. le chanoine Ouellet, Supérieur du Séminaire de St-Hyacinthe nous entretint dans une conversation dont la simplicité n'a point dissimulé le sérieux et l'élévation, de la mission des Ordres religieux dans l'Eglise. Maintenir dans le monde l'idéal de la morale évangélique en se vouant publiquement et par état à la pratique des conseils évangéliques, assurer à l'Eglise une milice toujours prête à la servir dans toutes ses luttes au-dedans et au-dehors, telle est bien en effet la double mission des Ordres religieux aujourd'hui comme en tous les temps.

Le Dimanche 17, jour de cloture du triduum et de la première fête du Bienheureux, le T. R. P. Prieur d'Ottawa officia à la messe et aux vêpres. Le soir le T. R. P. Grolleau, supérieur de notre maison de Fall-River, fit ressortir dans le Bienheureux surtout le zèle pour la gloire de Dieu par le culte divin, et la ferveur des observances religieuses qu'il sut promouvoir par ses exemples et son action. Nous espérons que les fidèles auront remporté comme nous de ces fêtes solennelles dans leur religieuse simplicité, une idée plus complète de la vie religieuse et de notre vie dominicaine en particulier, et que de leur cœur comme du nôtre aura monté vers Dieu le cri autrefois poussé par le P. Lacordaire : "Mon Dieu, donnez-nous des Saints !"

D. C.

— o —
DÉFUNTS

Delle Léocadie Fontaine.....S. Hugues.
Dme Lafortune.....S. Sulpice, (messe le 2 mai.)
Dlle Anna Giard.....Montréal, (messe le 16 mai.)
Dme Anna Desfosés.....Pierreville.

BIBLIOGRAPHIE

L'œuvre de restauration que le T. R. P. Lacordaire a accomplie au courant de ce siècle, et que les sectaires moins de soixante ans après, cherchent présentement à ruiner dans sa propre patrie, a été, à l'égard des provinces dominicaines de France tout analogue à celle qu'accomplit autrefois le fondateur des Frères Prêcheurs vis à vis de l'Ordre entier.

Le P. Lacordaire aura été, dans des proportions réduites, mais avec une efficacité et une générosité digne des temps de la fondation de l'Ordre des Frères Prêcheurs, le Dominique des provinces françaises.

A ce titre, tout ce qui touche à notre restauration dominicaine nous est cher, et tous ceux qui aiment notre famille religieuse, ne sauraient manquer de s'intéresser à ce qui touche cette restauration.

"*Questions adressées aux philosophes*", tel est le titre d'un opuscule inédit du brillant normalien qui fut l'élève et quelque peu la victime de Victor Cousin, le juif Hershheim, devenu, par un miracle de la grâce divine, l'un des quatre premiers compagnons du P. Lacordaire.

Cet opuscule d'un philosophe à des philosophes, écrit dans une manière qui a par moment la saveur des *Pensées* de Pascal, est l'exposé vif et concis des principaux problèmes à l'égard desquels la philosophie moderne incroyante, demeure frapoée d'impuissance et de stérilité.

Œuvre tout intime du cœur et de la pensée d'une grande âme qui fut une grande intelligence, elle touche par un esprit de foi humble et son zèle d'apostolat ; elle a plus qu'une portée philosophique, une haute signification morale et religieuse.

Le T. R. P. Gardeil qui l'a éditée (1) l'a fait précéder d'une notice biographique du R. P. Danzas, qui nous raconte la carrière si pleine de promesses brillantes, mais achevée dans l'annéantissement de la vie religieuse et de la maladie, qui fut celle du jeune Hershheim.

C'est donc comme la monographie d'une âme qui se peint elle-même, et dont l'œuvre dégage un suave parfum

(1) Victor Lecoffre, Paris, rue Bonaparte 30, in 16.

de foi, de générosité, d'humilité, relevé d'une certaine saveur austère de sacrifice et d'abnégation.

F. L. VAN BECELAERE.

“L'Excellence de la dévotion au Cœur adorable de Jésus-Christ,” par le R. P. Joseph de Gallifet, S. J.—Mont-réal 1903.

Ce petit opuscule est une reproduction, considérablement abrégée de l'édition de 1745. La plupart des lecteurs auraient peut-être préféré que l'éditeur refondit l'ouvrage du P. de Gallifet pour en reproduire dans une forme un peu plus moderne toute la substance. Les amateurs regretteront de n'avoir pas le texte entier, qui en effet n'aurait intéressé qu'eux seuls. Tel qu'il est, avec les pratiques contenues dans l'appendice, il fournira une excellente matière de lecture et de méditation aux âmes pieuses pour le mois du Sacré-Cœur.

B.

— o —

RECOMMANDATIONS

Actions de grâces, au S. C. de Jésus et à S. Joseph, pour guérison,—J. G. A. ; à N.-D. du Rosaire, pour guérisons, St-Hyacinthe, Québec, S. Isidore ; à St-Vincent Ferrier, pour faveur obtenue, V. S. St-Hyacinthe. Demande de guérison, H. B. C., Northfield, Vt ; A. N. L., S. Roch Québec; la conversion de deux personnes, M. R., Nouv.-Orl.

—

PRÉDICATIONS DU MOIS DE JUIN

Eglise de l'Anuonciation, Clevelant Ohio..... R. P. COTÉ
 St Guillaume, Retraite de 1re communion 1, 2 et 3..... R. P. MARICOURT
 N.-D. du S. Ros. S. Hyac., le 3, Œuvre des Tabernacles. T. R. P. PRIEUR
 “ “ “ du 11 au 18, Octave du T. S. Sacrement..... X X X
 Montréal, Notre-Dame, le 19 R. P. MARICOURT

—



ST JEAN DE LA CROIX

EAU

Mélisse des Carmes

BOYER

Seul Successeur des Carmes



SAINTE THERESE

PARIS — 14, Rue de l'Abbaye. — PARIS

Souveraine contre le Choléra, les Dysenteries,
les Maux d'Estomac; — d'un prompt secours contre
l'Apoplexie, Évanouissements, Malaises, etc.

GENÈVE

CONTREFAÇONS

DEPOT GENERAL POUR LE CANADA
ROYER ROUGIER FRÈRES, Montréal.

Exiger la Signature de

DÉTAIL DANS TOUTES LES PHARMACIES

TISSUS SPECIAUX

— POUR —

Communautes Religieuses

MERINOS, SAYS,

DRAP DE SÉDAN,

VOILES, TOILES, Etc.

Importation directe des Premières Manufactures Françaises.
Envoi d'Echantillons sur demande.

ROUGIER FRERES,

Compagnie incorporée.

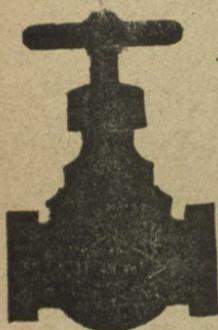
No 9 Place des Vosges,
PARIS.

1597 Rue Notre-Dame
MONTREAL.

S. Bourgeois & Cie,

Annonce à ses pratiques qu'il est **DEJA** prêt à recevoir leurs visites et à satisfaire toutes **COMMANDES** comme par le passé.

Epiceries, Vins et Liqueurs, Ferronneries, etc., etc.
PLACE DU MARCHÉ, ST-HYACINTHE.



A. BLONDIN & CIE, PLOMBIERS SANITAIRES, ST-HYACINTHE, P. Q.

Fournaises à l'Eau Chaude et à la Vapeur.
Gaz, Bains, Water-Closets, etc., etc.

SPÉCIALITÉS :



**Eglises, Presbytères et
Communautés Religieuses.**

L. P. Morin & Fils MANUFACTURIERS DE

Portes, Chassis, Jalousies, Moulures, etc., Découpage, Tournage,
Embouvetage, Bois de Sciage et de Charpente, Bardeaux,
Lattes, Olapboards, etc. Séchoir à Vapeur
attaché à l'établissement.

RUE ST-ANTOINE - - ST-HYACINTHE.

N. P. VIENS, Leduc & Lebel

Marchand au détail de
Fruits domestiques et importés,

EPICERIE GÉNÉRALE, CONFISE-
RIE, LÉGUMES,

Coin des rues Cascades & Mondor
ST-HYACINTHE.

Maison Canadienne

PLACE DU MARCHÉ,

ST-HYACINTHE.

Les Marchandises Sèches sont notre
spécialité. Nous achetons direc-
tement des manufactures.